

1987

Spiritain Selon le cœur de Libermann

Joseph Hirtz

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains>

Recommended Citation

Hirtz, J. (1987). Spiritain Selon le cœur de Libermann. *Cahiers Spiritains*, 21 (21). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains/vol21/iss21/4>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Cahiers Spiritains by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

SPIRITAIN SELON LE CŒUR DE LIBERMANN

par Joseph Hirtz, cssp.

«Ce peuple africain n'a pas besoin et ne sera pas converti par les efforts de missionnaires habiles et capables; c'est la sainteté et le sacrifice de ses Pères qui doivent le sauver. Ah! que je voudrais que tous mes confrères sentissent aussi vivement que je le sens, le besoin de sainteté dans un missionnaire d'Afrique. Soyez saints comme Jésus était saint. C'est le seul moyen de racheter, de sanctifier les âmes. Que l'Esprit de Jésus anime tous vos actes; qu'il forme tous les sentiments de votre âme; qu'il amortisse et modère tous les entraînement de vivacité de l'esprit, tous les sentiments durs ou raides du cœur, en un mot tout ce qu'il y a de passionné et de déréglé dans l'âme. Qu'il communique à votre cœur la douceur et l'humilité dont le divin Maître nous a donné l'exemple». (N.D. XIII, 143).

Cette lettre du Père Libermann, écrite au Père Lairé, le 8 mai 1851, résume toute la spiritualité missionnaire de Libermann. Pour lui, nous ne pouvons répondre à notre vocation missionnaire, à notre vocation de témoin de Jésus-Christ que dans la mesure où la Bonne Nouvelle que nous voulons transmettre aux autres est devenue une réalité vécue par nous, que si les réalités de foi ont cessé d'être pour nous des vérités abstraites, purement intellectuelles, mais ont pris consistance en nous, ont transformé toute notre vie.

«Il faut que la sainteté de Jésus-Christ réside dans le missionnaire et cette sainteté doit, en même temps, se fonder dans son intérieur et se produire dans sa conduite par son travail et par sa souffrance. C'est ainsi qu'à l'exemple de Jésus-Christ, il en-

fante les âmes à Dieu dans la vérité parce qu'il leur communique la vie du Sauveur qui est en lui», écrit-il par ailleurs dans ses «Instructions aux Missionnaires» (N.D. XIII 405).

UN CHEMIN DE VIE

Cette sainteté que Libermann jugeait indispensable pour un missionnaire d'Afrique est devenue aujourd'hui une nécessité universelle. L'homme de notre temps, où que nous soyons, ne nous demande pas tellement des preuves intellectuelles de l'existence de Dieu ou de la résurrection de Jésus-Christ, il demande une expérience de Dieu, de la vie du Christ en nous. Il n'à que faire de propagandistes de la doctrine chrétienne, il réclame des témoins qui transmettent ce qu'ils vivent. Cela est sans doute la conséquence de l'inflation verbale dont nous sommes matraqués par les mass-media. Mais quelle que soit la raison, c'est un fait, aujourd'hui plus que jamais, une connaissance et une transmission uniquement verbales du message chrétien ne sont plus crédibles. Si les réalités de foi que nous voulons transmettre n'ont pas pris véritablement consistance en nous, ne sont pas devenues réalités vivantes et vécues par nous, notre témoignage ne passera plus. Ce que l'on attend de nous aujourd'hui, ce ne sont pas des paroles *sur* la foi, mais de paroles *de* foi. L'engouement actuel pour la spiritualité orientale, les «gurus» de l'Inde ou le zen du Japon, ne sont qu'un des révélateurs, parmi bien d'autres, de cette mentalité, de cette aspiration actuelle, de ce refus, spécialement de la part des jeunes, d'une vie religieuse faite simplement de rites et de préceptes de morale. La ruée vers la drogue, comme ersatz d'expérience religieuse, n'a sans doute pas d'autres origines.

«Le 21^e siècle sera spirituel ou ne sera pas», disait ou prédisait Malraux.

Nous avons la chance, nous Spiritains, d'avoir en Libermann :

- un guide avisé, équilibré, expérimenté, d'une authentique vie spirituelle,
- un guide qui peut nous introduire avec sûreté, sans

danger d'illusion, dans l'intimité avec Dieu et faire de nous de vrais témoins de Jésus-Christ,

– un guide qui rejoint de façon étonnante la mentalité et les aspirations des hommes d'aujourd'hui.

Je m'aperçois avec étonnement, dans mon ministère actuel, combien la vie et la spiritualité du Père Libermann que découvrent bon nombre des hôtes de notre maison d'accueil à La Croix Valmer leur est précieuse (prêtres, religieux, religieuses, laïcs, qui n'en avaient jamais entendu parler); combien cette spiritualité possède une puissance libératrice, transformante, thérapeutique même; combien elle aide à se réconcilier avec Dieu, avec soi-même et avec les autres, et à trouver, dans l'intimité avec Dieu, non seulement la paix intérieure, mais aussi un dynamisme et un zèle apostolique renouvelés.

Et je me dis que nous, Spiritains, nous cherchons parfois au loin la lumière et des exemples pour éclairer notre marche vers le Seigneur. . . négligeant cette richesse qui fait partie de notre patrimoine.

Alors je voudrais simplement partager la manière dont je comprends et dont j'essaye pauvrement et petitement de vivre certains points de la spiritualité missionnaire du Père Libermann. . . espérant que d'autres témoignages m'aideront à y voir plus clair.

Remarque Préliminaire.

Ce qui m'a impressionné dès les premiers contacts avec les écrits du Père Libermann, c'est que sa doctrine spirituelle et missionnaire n'est pas une savante déduction intellectuelle, une savante construction de son intelligence, mais le fruit, la transcription de son expérience personnelle. Libermann n'est pas un théoricien de la vie spirituelle et missionnaire, mais un clinicien, un « praticien ».

Certes, il a été influencé par ses études bibliques et rabbiniques, et, plus tard, par son contact avec l'Ecole Française et M. Olier chez les Sulpiciens, et par son séjour chez les Eudistes à Rennes, mais, comme les abeilles, il a su glaner le suc et n'a retenu que ce qui est devenu en lui vérité vivante. C'est ce qui donne ce ton étonnant de vérité à tout ce qu'il écrit.

I. FONDEMENTS DE SA SPIRITUALITE

Toute la spiritualité de Libermann repose, je crois, sur quelques convictions fondamentales, des certitudes de foi qui inspirent toute sa doctrine spirituelle et missionnaire.

1. *Foi en l'amour de Dieu.*

En premier lieu, sa foi en l'amour de Dieu, au Dieu de tendresse et de miséricorde, révélé déjà par les prophètes de l'Ancien Testament et que Libermann a retrouvé dans la méditation de St. Jean surtout et de St. Paul. Cinquante ans avant Thérèse de Lisieux, il avait osé croire (il avait la foi des patriarches) en cette tendresse, en cet amour miséricordieux du Père à son égard et à l'égard de tous les hommes, lui faire confiance envers et contre tout, et s'abandonner à cet amour.

Ce n'est pas pour rien qu'il voyait dans le jansénisme, encore très répandu et actif de son temps, la pire, la plus dangereuse des hérésies.

A un séminariste rempli de crainte et d'inquiétude, il écrit de Rennes le 23 août 1838 :

« Vous êtes enfant de Dieu, vivez comme tel. Vous êtes même un enfant privilégié et favorisé, soyez tranquille et paisible devant votre Père céleste qui vous aime avec tant de tendresse. Le véritable amour de Dieu ne s'établira jamais dans votre âme, si vous vous habituez ainsi aux craintes et aux appréhensions. Notre Seigneur a dit qu'il n'était pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver » (L. Sp. II, 77).

« Par la pente de son caractère », comme le note l'Abbé Blanchard, « par les dynamismes inconscients inscrits dans sa chair, par ce mal terrible de l'épilepsie, il était attiré au désespoir et au pessimisme. L'abîme l'appelait. Et pour se sauver de cet abîme de l'irréparable découragement, il s'est précipité dans l'abîme de la confiance ».

Libermann avait la foi des patriarches, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, et attendait tout de Dieu. Cette foi en l'amour s'est affermie chez lui dans les situations les plus désespérées qu'il a traversées.

Il écrit de Rome, en 1840, alors que pour lui l'avenir est totalement bouché et qu'il est dans la nuit la plus complète vis à vis de l'œuvre qu'il veut fonder : **« Nous adhérons à Notre-Seigneur sans crainte, sans inquiétude, sans comprendre, nous le suivons à l'aveugle »** (C.S.J. 584).

Il a confiance en Dieu parce qu'il attend tout de lui, parce qu'il vit dans la certitude absolue de son amour infini.

« C'est un grand bonheur pour une âme », écrit-il par ailleurs, **« de savoir qu'elle est aimée de Jésus-Christ, et cette connaissance devient pour elle la source d'une confiance sans bornes ».**

2. Foi en l'Esprit Saint.

Une autre conviction éclaire et anime toute sa spiritualité et son action missionnaire, c'est sa foi en la présence active et agissante de l'Esprit-Saint dans le cœur des hommes et dans le monde. Il nous a été donné pour réaliser en nous le projet d'amour de Dieu. Lui seul peut établir la vie du Christ en nous. Il est aussi le vrai meneur de jeu dans l'apostolat missionnaire.

Dans son entretien sur les fêtes à l'occasion de la Pentecôte en 1837 à Issy-les-Moulineaux, peu avant son départ pour Rennes, Libermann affirmait :

« Si notre Seigneur nous donne son Esprit-Saint, c'est n'est pas pour que nous vivions, même en partie, du nôtre. Il nous est donné pour être la vie de notre âme, elle ne devient vivante que par l'Esprit-Saint. Elle n'a donc de véritable vie que par le mouvement qu'il lui donne. Tout autre mouvement et toute autre action qui ne proviennent pas de l'Esprit-Saint sont morts ».

Et à un séminariste, il écrivait, le 9 déc. 1837, de Rennes :

« Il (l'Esprit Saint) doit être le principe et la source unique de toutes vos affections, de vos désirs et de tous les mouvements de votre âme. Il doit être le mobile de votre esprit et le guide de votre âme dans les mouvements qu'il lui imprime. C'est à lui seul qu'il appartient de vous donner une impulsion, une impression quelconque et c'est à lui aussi qu'il ap-

partient de vous faire réduire en pratique cette impulsion et cette impression. Car si vous y mêlez votre violente activité, vous ne pouvez que gâter les choses».

Et commentant la parole de Jésus : « Je suis le chemin », il ajoute :

« Il n'y a que l'Esprit-Saint qui puisse vous faire marcher dans cette voie » et un peu plus loin : **« Jésus vous a laissé son Esprit-Saint pour vous diriger et vous conduire dans cette voie. C'est cet Esprit-Saint qui tourne votre âme et la dirige dans cette voie. Soyez docile, mon très cher, si vous voulez aller seul, vous sortirez de cette voie ; il n'y a que l'Esprit-Saint qui la connaisse et qui puisse vous y faire marcher ».**

Pour Libermann, l'Esprit-Saint non seulement nous éclaire, nous montre le chemin, mais c'est encore lui qui nous donne la force d'emboîter ce chemin, d'y marcher. (L. Sp. I. 366).

Voici ce qu'il écrivait à un autre séminariste en 1839 :

« Notre-Seigneur nous a envoyé son divin Esprit pour qu'il soit toute notre vie, qu'il opère en nous toutes les perfections et la sainteté qu'il a opérées en Notre-Seigneur lui-même. Voyez, très cher, quel miracle de grâce et d'amour, de nous envoyer un si grand Maître pour nous instruire de toutes les merveilles que le Père a mises en son Fils bien-aimé et pour les opérer en nos âmes » (L. Sp. II, 409).

Pour Libermann, il y a en quelque sorte deux sources d'activité en nous : d'un côté, notre moi, avec ses facultés naturelles : intelligence, volonté, affectivité, que Libermann, après St. Jean et St. Paul, regarde avec pessimisme. De cette source ne peut jaillir rien de vraiment bon. Tant que notre activité sort de cette source, elle reste entachée de recherche de nous-même, d'égoïsme, de scories d'amour-propre, mélangées même à ce que nous faisons de mieux. Notre nature est blessée et ne nous entraîne pas naturellement au bien, mais plutôt à l'égoïsme et à l'amour-propre. Mais comme St. Paul, ce pessimisme est dominé en Libermann par la foi pascalienne en la puissance de la grâce et de l'Esprit-Saint qui est en nous, qui sont capables de transformer, de rectifier notre nature blessée.

Ce n'est que dans la mesure où nous n'agissons plus selon nos facultés naturelles laissées à elles-mêmes, mais que nos facultés naturelles se laissent agir par cette autre source d'action qui est en nous, par l'Esprit-Saint qui nous habite, que la vraie vie, la vie de Dieu, l'amour de Dieu peuvent s'épanouir en nous, que nous pouvons aimer en vérité et devenir de vrais témoins de la miséricorde du Père envers tous les hommes.

Et Libermann n'hésite pas à affirmer dans ses «Ecrits spirituels (Page 384) : **« Comme la vie naturelle, même intellectuelle et morale, n'était pas dans les desseins de Dieu lorsqu'il nous créa, si nous y restons, nous manquons au but de la création » »**.

Notre vocation, notre destinée humaine, c'est d'être des enfants de Dieu. Dès lors, si nous voulons entrer vraiment dans le projet d'amour de Dieu sur nous, il nous faut laisser agir en nous le seul principe, le seul agent qui puisse nous introduire dans cette vie. Si nous voulons collaborer à l'extension du Règne de Dieu dans le monde, être des missionnaires efficaces, il nous faut compter sur l'Esprit-Saint.

C'est dans ce sens qu'il nous faut comprendre et interpréter ces paroles de Libermann qui, à première vue, nous heurtent et nous sont difficiles à admettre : il parle de destruction, d'anéantissement de la vie naturelle, de mort de toute vie naturelle : c'est-à-dire des pensées, des désirs, des affections de l'activité naturelle. Mais Libermann ne parle de mort que parce qu'il veut conduire à la vie. C'est la mort du vieil homme et la naissance de l'homme nouveau qu'il envisage. C'est le mystère pascal de mort et de résurrection que le Seigneur veut commencer à réaliser en nous dès ici-bas, dès cette vie. Et ce n'est là que l'explication des paroles du Seigneur : *« Celui qui consent à perdre sa vie, la trouvera ; celui qui s'attache à sa vie la perdra »*.

Comme Libermann l'écrit à M. Angot le 6 juillet 1840 :

« Il faut que la nature meure en nous avant que la grâce s'y établisse. La vie de la nature est toujours un obstacle à la vie de la grâce et nous ne parvenons à la perfection que lorsque la grâce est à peu près parvenue à éteindre et à faire mourir la nature ».

Et Libermann de s'écrier : **« Oh ! Quelle sainteté serait la nôtre, si notre âme n'avait plus de goûts excepté ceux que**

le divin Esprit lui donne, si elle n'avait plus de désir, plus d'affection, plus d'action, plus de mouvement que celles qu'elle reçoit de ce divin Esprit».

Nous ne répondrons pleinement à notre vocation humaine, à notre vocation de baptisé que dans la mesure où nos pensées, nos désirs, nos affections seront animés, non par notre vie naturelle, mais par l'Esprit-Saint qui est, selon l'image et l'expression de Libermann, «l'âme de notre âme». Et là Libermann rejoint d'emblée St. Paul: **«Les vrais enfants de Dieu sont ceux qui sont mus par l'Esprit Saint».**

La grâce, l'Esprit Saint, détruirait-il donc notre nature, nous ne serions plus nous-mêmes? Loin de là, c'est, au contraire, pour devenir pleinement nous-mêmes, avec toutes nos facultés personnelles libérées et devenues réellement humaines, selon le projet d'amour de Dieu.

Dès lors je ne vois vraiment pas ni pourquoi, ni comment on a pu interpréter parfois la spiritualité libermannienne dans la perspective exclusive ou principale du renoncement, alors qu'elle est tout entière axée sur la vie, la vraie vie dans le sens où St. Jean en parle.

Mais si l'Esprit-Saint nous a été donné, s'il est présent en nous d'une présence active, si notre sanctification est son œuvre et ne peut être accomplie que par lui, quel sera notre rôle à nous? Qu'avons-nous à faire? Pour Libermann, cela est clair et simple, même si cela est difficile, si cela ne va pas de soi: le laisser agir, lui permettre d'agir, devenir docile à ses lumières et à ses impulsions.

«Tout ce que vous avez à faire», écrit-il en décembre 1837 à un séminariste, **«c'est de vous rendre docile, maniable entre les mains de l'Esprit de vie que Notre-Seigneur a mis dans votre âme pour être toutes choses en vous»** (L. Sp. I, 366).

Tout cela est sans doute très beau, très clair, mais le vrai problème qui se pose à nous est de savoir comment, par quels moyens concrets arriver à se mettre ainsi sous la mouvance de l'Esprit-Saint, comment concrètement libérer l'Esprit en nous? Le Père Libermann ne s'est pas contenté de ces affirmations, il nous trace aussi le chemin qui conduit à une vraie docilité aux lumières et aux impulsions de l'Esprit-Saint.

III. COMMENT SE METTRE CONCRETEMENT SOUS LA MOUVANCE DE L'ESPRIT-SAINT

– Croire en l'amour miséricordieux du Père à mon égard et à l'égard de tous les hommes : un amour qui est premier, gratuit, indéfectible.

– Croire en la présence agissante, à l'action de l'Esprit-Saint en nous, seul auteur de notre sanctification.

Ce sont là des conditions préalables indispensables, selon l'expérience du Père Libermann, si nous voulons laisser l'Esprit-Saint agir en nous.

1. *En avoir le désir.*

Une autre condition indispensable, sur laquelle Libermann revient souvent si nous voulons libérer l'Esprit en nous : *c'est le désir*. Le désir, tout d'abord, de réaliser en vérité ce que nous sommes de par notre destinée humaine, de ne pas rater notre vocation d'homme et d'enfant de Dieu appelé à l'intimité et à la communion avec Dieu et avec nos frères.

Le désir de nous laisser transformer par l'Esprit-Saint, quoi qu'il puisse nous en coûter !

Le désir de nous donner totalement à Dieu, de « nous livrer à lui », selon l'expression de Libermann.

Le désir d'assumer toutes les exigences que comporte cette vie d'union à Dieu.

« Le désir est l'âme de la vie spirituelle », affirme Libermann. Dans le Commentaire de St. Jean, il montre à plusieurs reprises l'importance de ce désir, cette soif de répondre à l'appel de Dieu, de l'aimer en vérité, de se livrer à lui.

Commentant le texte de St. Jean : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive », il écrit à M. Casteilla en 1840 : **« Il faut commencer par avoir soif, c'est-à-dire, avoir de grands désirs de n'aimer et de ne servir que Jésus tout seul »**. Mais il ajoute, convaincu que l'on ne capte pas Dieu, qu'on ne peut pas réaliser soi-même ce désir :

« Ayant cette soif surnaturelle, on ne doit pas se désaltérer par soi-même, par son activité et son travail propre. L'on aura beau faire, on ne saura jamais

trouver une seule goutte pour éteindre sa soif» (L. Sp. III 46).

Et à M. Cahier en juin 1838 (L. Sp. I, 535), il écrit :

« Dans l'âme le désir et, en vue de ce désir, le regard fixé sur Jésus, regard de complaisance et d'abandon, voilà ce qui doit vous suffire ».

Commentant la béatitude : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice », Libermann affirme que la première disposition par rapport à la perfection... est de la désirer ardemment.

Encore faut-il purifier ce désir et le dégager, écrit-il à M. Dupont, des motivations qui ne seraient pas surnaturelles, car, précise-t-il, les désirs naturels se mêlent souvent aux désirs surnaturels.

« Contentez-vous », continue-t-il, « d'un regard plein de désir vers Jésus, mais attendez toujours tout de sa divine bonté, et non de vos efforts propres, ni même de vos violentes prières. Il faut que vous vous mettiez dans une sainte et amoureuse patience ».

Pour Libermann, le désir, pour être exaucé, doit rester humble et patient. Il ne faut pas vouloir précipiter les étapes. *Humble*, car Libermann est trop fin psychologue pour ne pas savoir que le désir et la volonté égoïste d'autoréalisation personnelle pourraient vicier le désir de sanctification. On peut chercher à se valoriser soi-même dans tous les domaines, y compris le domaine religieux... alors qu'il s'agit de laisser le Seigneur réaliser *son* œuvre, au détriment de notre moi égoïste, de nous laisser libérer de notre égoïsme et de notre orgueil. Le bien spirituel n'est pas objet de conquête ; il est don gratuit de Dieu, aussi ne peut-on que le désirer humblement. Mais cette soif de Dieu, ce désir de laisser le Seigneur réaliser en nous son projet d'amour, doit être accompagné, nous dit et redit Libermann, pour être efficace, de la résolution loyale de ne pas biaiser, calculer, faire des réserves, dans le don que nous voulons faire de nous-même au Seigneur.

Commentant les paroles de Jésus : « Personne ne peut servir deux maîtres », Libermann écrit à M. de Conny, le 11 février 1838 : **« Pourquoi, mon cher, voulez-vous végéter toute votre vie et sauter toujours sur les deux seuils de la vie de sainteté et de la vie naturelle ? »** (L. Sp. I, 418).

La vie spirituelle authentique n'est possible que par le renoncement à soi, si catégoriquement affirmé par Jésus: **«Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive».**

Et Libermann continue:

«Que craignez-vous? Ne vous imaginez pas que la chose soit si difficile. Ne croyez pas qu'il faille être triste toute votre vie, qu'il soit besoin de vous mater le corps par des austérités fâcheuses. La vie parfaite est purement spirituelle».

Baiser avec Notre-Seigneur, calculer est, d'après lui, non seulement faiblesse et lâcheté, mais sottise, affirme-t-il dans les Entretiens Spirituels. **«Soyons bien persuadés qu'il est plus facile de se renoncer entièrement que d'y aller à demi».** Le double jeu, la tergiversation ne produisent que l'écartèlement intérieur et nous privent de la vraie joie. **«Quand on va en marchandant avec Jésus»**, écrit-il à M. M. Lossadat et Thévaux,

«il marchande aussi avec nous et nous n'y gagnons rien; au contraire, si nous allons généreusement et que nous nous livrons tout entier, Jésus accepte notre offrande avec toute l'étendue de son divin amour et de sa complaisance, et il se donne alors tout entier». (L. Sp. III, 201).

2. *Vivre au fond du cœur.*

Une autre condition, un autre moyen pour nous ouvrir à l'action de l'Esprit-Saint en nous est, selon Libermann, de nous habituer à vivre au fond de notre être, au niveau du cœur, et non à la superficie de nous-mêmes. Le Père Libermann écrit le 13 nov. 1838 à M. Aubriot, jeune prêtre:

«Je vous exhorte à vous habituer à tenir votre âme unie à Dieu, non pas tant par l'esprit que par la volonté et le fond de votre être. De la sorte vous adhérez à Dieu».

Au Père Blanpin, en 1848, dans une longue lettre de direction, il précise: **«Prenez pour principe d'action votre cœur et non l'esprit».**

Et en 1842 au Père Le Vavas seur: **«Ne veuillez jamais rien avec la violence de l'esprit, mais avec une ardeur suave du cœur, de la volonté».**

Au Père Schwindenhammer:

«Défiez-vous de tout mouvement intérieur qui a son principe et son action dans l'esprit. C'est le cœur qui est le centre de tout ce qui est bon en nous; c'est-à-dire de tout ce qui vient de la grâce divine; surtout quand ce mouvement monte l'imagination, il faut le regarder comme non avenu et comme une tentation».

Et à un groupe de séminaristes il écrit: **«Je laisse au divin Esprit le soin de vous instruire au fond de votre intérieur».**

Pour Libermann, tout ce qui vient de la grâce divine, de l'Esprit-Saint, vient du cœur, du fond de l'être. C'est là et là seul que l'Esprit éclaire et agit en nous.

Mais que veut dire en réalité et concrètement Libermann quand il nous dit de nous tenir au fond de notre être, au niveau du cœur? Il est important de le saisir, non seulement mentalement, mais expérimentalement.

Les résonnances qu'éveille le mot «cœur» ne sont pas identiques dans la Bible et dans notre culture française. Dans notre façon actuelle de parler, le cœur n'évoque guère que la vie affective, le sentiment. Au sens biblique, on conçoit le cœur comme le «dedans», le fond de l'être, la source même de la personnalité, intelligente et libre, le *lieu* de ses choix libres et décisifs, celui de la loi non écrite, le lieu de l'action mystérieuse de Dieu en nous. Dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau, le cœur est le lieu où l'homme rencontre Dieu, entre en contact vrai avec Lui.

Nous nous trouvons là devant un point essentiel de notre relation avec Dieu, comme de nos relations avec nos frères. Essayons d'y voir un peu plus clair, en prenant conscience des différentes manières, des différents niveaux auxquels nous vivons.

Nous pouvons vivre, tout d'abord, et de fait nous vivons en partie, au niveau superficiel des simples réflexes, des simples automatismes. Je puis, en effet, accomplir toute une série d'activités, de relations avec les autres par simple automatisme, sans être présent et engagé dans ce que je fais ou ce que

je dis, au niveau des simples réflexes, sans que mon esprit, mon intelligence ou ma volonté y prennent réellement part. Ainsi, de mes relations interpersonnelles, de mes rencontres: réagir simplement selon mes réflexes d'antipathie ou de sympathie, d'agressivité ou d'instrumentalisation, les autres n'étant pour moi que des objets intéressants ou déplaisants.

Que de gens passent ainsi une bonne partie de leur vie de relation et de leurs activités à la superficie de leur être, dans une sorte de demi-somnolence où ni l'intelligence, ni la volonté, pas plus que leur être profond, n'est engagé! Mouvements d'impatience non contrôlés, répliques blessantes du tac au tac parce qu'on se sent agressé, etc. . . Tout cela relève de ce niveau superficiel de notre être.

Au point de vue religieux: gestes religieux, prières sans présence, relèvent du même niveau. Et nous aurions sans doute intérêt à nous interroger sur la part de notre vie quotidienne, de nos activités, de nos relations qui se passe à ce niveau-là. A ce niveau-là, bien sûr, l'Esprit-Saint ne peut intervenir; nous sommes absents de nous-mêmes.

A un séminariste Libermann écrivait en nov. 1938:

«Vous ne laissez pas à la grâce le temps d'agir. Il vous manque en cela une chose bien importante. Une fois dans l'action vous oubliez tout; vous vous oubliez peut-être vous-même et vous n'êtes occupé que de la chose dont vous êtes chargé» (L. Sp. II, 118).

Nous nous laissons, nous aussi, facilement immerger dans l'action.

Nous pouvons aussi vivre et, de fait nous vivons, à un niveau plus élevé: au niveau de la pensée, de la réflexion, au niveau de l'esprit, selon l'expression de Libermann. A ce niveau-là, mon activité a sa source dans la réflexion. J'agis après avoir examiné avec mon intelligence ce que je veux ou dois faire et la volonté agit selon la lumière de l'intelligence.

A ce niveau-là, mon action, quelle qu'elle soit, nous dit Libermann, restera toujours plus ou moins entachée d'amour-propre, de recherche de moi-même consciente ou inconsciente. A ce niveau, je puis réfléchir, avoir de pieuses pensées sur Dieu, méditer sur Dieu, sur sa parole, prendre des résolutions, mais sans contact réel avec le Seigneur et, par conséquent, sans que l'Esprit-Saint puisse vraiment intervenir. Je reste en contact avec moi-même. Je monologue avec moi-même et

Dieu ou sa parole reste pour moi un objet d'étude. Je puis même exprimer de beaux sentiments à son égard, en restant au même niveau.

Travail, activité de l'esprit qui n'est pas inutile, mais toute cette réflexion ne nourrit guère et ne transforme guère ma vie. A la longue, cela finira même par devenir assez fastidieux et, si ma prière reste à ce niveau intellectuel, un monologue, en fait, elle restera pour moi tout au plus un devoir que j'accomplis, elle ne deviendra jamais un besoin intérieur, une nécessité vitale intérieure. Prière cérébrale contre laquelle Libermann mettait souvent en garde.

«Faites bien attention», écrivait-il à M. Grillard en 1838, **«à ne pas faire consister l'oraison seulement dans un exercice de votre esprit. Pour que cet état d'oraison soit véritable, il est nécessaire que celle-ci se fasse par affection du cœur (au sens biblique) ou par une simple vue de Dieu présent, devant lequel nous faisons toutes nos actions pour lui plaire. Mais il ne faut pas que nous fassions oraison *par la pensée de l'esprit* (souligné par Libermann) en tâchant de nous raccrocher, par ci par là, à quelques pensées ayant rapport à Dieu. Cela ne serait précisément pas mauvais, mais serait bien médiocre et de peu de fruit»**. Il conclut :

«Tâchez de donner le moins possible à votre esprit, simplifiez le plus que vous pourrez son action dans votre oraison et votre recueillement. S'il se taisait tout à fait, cela ne vaudrait que mieux, mais du moins, s'il se mêle à votre oraison, qu'il n'y soit pas le principal agent, et qu'au contraire il soit oublié, parce que c'est lui qui gâte tout et qui est votre plus grand obstacle au recueillement. Calmez l'activité de votre esprit, tenez-le en repos devant Dieu, pour laisser opérer en vous l'Esprit divin selon son bon plaisir» (L Sp. I, 405).

Pour Libermann, non seulement l'Esprit-Saint n'est pas vraiment présent dans l'activité de notre propre esprit, mais, pour lui, elle est plutôt un obstacle à son action en nous.

Enfin, nous pouvons vivre aussi à un niveau plus profond, au niveau du cœur, au sens biblique et libermanien du mot : là où mes facultés unifiées, intelligence, volonté, sensibilité,

corps et âme, en harmonie profonde, sont engagés. C'est dans les moments où nous vivons à ce niveau, à ces moments-là seulement que l'Esprit-Saint peut réellement intervenir, nous éclairer, nous mouvoir, nous donner ses impulsions. Sa manière de se faire entendre, de manifester, précise Libermann, si nous sommes situés à ce niveau, c'est le plus souvent de nous assurer silencieusement qu'il est là, de nous donner l'ineffable expérience de sa présence, une présence plus éloquente, plus efficace, plus transformante que toute parole.

Dès lors, vivre sous la mouvance de l'Esprit-Saint, lui permettre d'agir en nous, de réaliser en nous son œuvre de libération et de sanctification, c'est s'habituer à vivre, non seulement durant notre oraison et nos moments de prière, mais à travers nos occupations journalières, au niveau du cœur, au niveau profond intérieur de notre être. Alors, que pouvons-nous faire, que devons-nous faire pour nous situer habituellement à ce niveau, afin de libérer l'Esprit en nous?

Tout d'abord, nous affirme Libermann, nous n'y arrivons pas d'emblée. C'est le travail de toute une vie et nous ne pouvons pas, à moins d'une grâce exceptionnelle, nous y maintenir constamment. Cela est autant une grâce du Seigneur, un don de Dieu, que le fruit de l'effort humain.

Mais nous pouvons et nous devons nous y préparer, permettre au Seigneur de nous y attirer et nous faire vivre fréquemment, sinon habituellement, au niveau du cœur. Car pareille vie n'est pas simplement l'apanage de quelques êtres d'exception, mais l'aboutissement normal de toute vie chrétienne et à fortiori de toute vie consacrée au Seigneur et à l'annonce de la Bonne Nouvelle.

Je connais des mères de famille, des chrétiens menant une vie professionnelle accaparante et pour lesquels cette vie surnaturelle est devenue naturelle ou plutôt dont toute la vie naturelle est ainsi devenue surnaturelle.

3. *Comment y parvenir?*

Si nous parcourons les lettres du Père Libermann ou ses autres écrits, nous voyons que tous les conseils qu'il donne à ses correspondants, que ce soient de jeunes séminaristes, des prêtres, des directeurs de Séminaire ou des laïcs, n'ont qu'un but: les inciter et les aider à vivre au niveau profond de leur être.

A un séminariste en vacances, il écrit :

« Restez dans le plus profond de votre intérieur et n'en sortez jamais. Car tant que vous resterez ainsi retiré dans le fond de votre intérieur, vous y trouverez toujours l'Esprit-Saint qui vous élèvera et vous transportera sur le sommet de cette montagne d'amour que Notre Seigneur a bâtie pour ses élus, il vous remplira de ses grâces, de ses lumières, de ses beautés et de son bonheur. Vous prenez une sainte habitude d'écouter sa voix et vous serez fidèle à ses grâces » (L. Sp. I, 127).

A un autre, il écrit, en 1837, de Rennes :

« Restez paisiblement dans votre intérieur où est la source de votre vie, c'est-à-dire l'Esprit de Jésus avec toutes ses beautés, tous ses dons, toutes ses grâces et tout son amour. Restez-y en paix et suavité par la foi que cet esprit d'amour a mise dans votre âme ».

Et le premier conseil pratique que Libermann ne cesse de donner à ses correspondants pour les aider à vivre progressivement au niveau du cœur, c'est de se maintenir, envers et contre tout, dans la paix intérieure, d'éliminer, autant que faire se peut, trouble, inquiétude, raideur, agitation, contention.

Dans les Ecrits Spirituels, il affirme :

« Pour que Dieu agisse dans votre âme, il est de la plus haute importance de se tenir dans une paix continuelle devant lui ; c'est même l'unique moyen de parvenir à l'esprit intérieur et sans lui les autres ne serviraient de rien ».

« Vous voyez que je vous prêche toujours la paix de Notre Seigneur ; c'est une chose si importante que tout en dépend ». (L. Sp. I, 175).

4. *Mais de quelle paix s'agit-il ?*

Pour Libermann, ce n'est pas une paix d'indifférence (on se fait une carapace et on n'est plus affecté par rien) ou encore une paix faite d'absence de difficultés, ou une paix superficielle acquise grâce à l'effort humain en se désintéressant de tout ce qui se passe autour de nous.

«Je veux parler de la paix et de la douceur qui vient de Dieu et non de l'insensibilité et de l'indifférence», écrit-il à des séminaristes.

«Si vous vous laissez aller au trouble et à l'inquiétude, l'Esprit-Saint ne pourra agir en vous selon sa volonté, il ne pourra pas se rendre maître absolu de votre âme. Amortissez, apaisez, calmez, adoucissez votre imagination» (L. Sp. I, 167).

Et nous pourrions continuer les citations. On ne trouve guère de lettre de Libermann où il ne parle de cette nécessaire paix.

Il nous demande — chaque fois que l'inquiétude, le trouble, la tempête s'élève dans notre âme — quel qu'en soit le motif :

- d'assumer la souffrance que cela représente,
- de ne pas chercher à nous en débarrasser par le raisonnement ou par le refoulement — cela ne fait que l'exciter —
- de rejoindre doucement le Seigneur au fond de notre cœur et d'y retrouver la vraie paix.

Un autre obstacle à vaincre pour libérer l'Esprit en nous et lui permettre d'agir, c'est d'arriver progressivement à calmer, à arrêter ce «cinéma» intérieur de l'esprit et de l'imagination.

A un séminariste il écrit :

«voulez-vous un moyen efficace pour que la grâce divine de la vie de Jésus s'étende dans votre âme et s'empare de toutes ses opérations? Soyez toujours vis à vis de votre âme devant Dieu en paix, douceur et sans contention. Mais comment voulez-vous y être, si votre esprit est toujours en train? Il faut donc tenir cet esprit dans la paix, la douceur et le calme» (L. Sp. III, 89).

En 1839, il affirme à un directeur de Séminaire en quoi consiste la véritable ascèse, la véritable mortification :

«Se renoncer en toute chose, "écrit-il", cela ne veut pas dire qu'il faut s'accabler de mortifications extérieures — on peut être immortifié au milieu de ses mortifications multipliées et fort orgueilleux au milieu de nombreux actes d'humilité. Votre grande

mortification, celle à laquelle il faut vous appliquer d'une manière spéciale, c'est de modérer la trop grande activité de l'esprit et du cœur. Lorsqu'on se trouve ainsi modéré et fort paisible devant Dieu, on est plus capable de l'écouter et de suivre le mouvement qu'il inspire dans notre intérieur. S'affliger, se troubler, se tourmenter, se dépiter contre soi-même, tout cela serait très mauvais et deviendrait un obstacle des plus grands à la perfection, un empêchement même pour se corriger de ses défauts. Evitez en tout cela la recherche et le travail de l'esprit. Rentrez doucement de le fond de votre cœur, tenez-vous devant Dieu et oubliez-vous» (L. Sp. II, 337).

On ne trouve guère de lettres de Libermann où il ne mette en garde contre ce constant ruminement de l'esprit ; il y voit un des principaux obstacles à la vie spirituelle et il ose affirmer que notre propre esprit est incapable de reconnaître les choses divines. L'Esprit-Saint seul peut nous éclairer. N'est-ce pas ce que le Christ affirme devant l'incrédulité des Juifs, lorsqu'il cherche à leur révéler l'eucharistie ? *«C'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien»* (Jn. VI, 63).

Mais comment, concrètement, calmer notre esprit, arrêter ce cinéma intérieur qui nous empêche de vivre au niveau du cœur, au fond de notre être, là où l'Esprit-Saint peut nous éclairer et nous mouvoir ?

Le conseil pratique et simple que le Père Libermann nous donne pour rompre avec le dévergondage de l'esprit et vivre au niveau profond, c'est de nous habituer progressivement à ne vivre que dans l'instant présent. Il écrit dans son *Petit Traité de la vie intérieure* (d'après le manuscrit de 1851) :

«Une âme intérieure reste sans cesse présente à elle-même et à Notre-Seigneur qui demeure en elle, alors elle vit et agit sous l'influence de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit en elle».

L'attention au seul instant présent nous libère aussi des stériles préoccupations du passé et de l'avenir.

«Ne nous occupons jamais de l'avenir, ne nous tourmentons jamais du passé, mettons dans le moment

**présent notre âme entre les mains de Dieu avec
paix, humilité et douceur».**

Si nous n'y prenons garde, le temps risque de n'être pour nous qu'un écoulement sans présence. On vit à la superficie de son être, immergé et enfermé dans ses pensées, dans le ruminement du passé ou de l'avenir et on n'est pas présent, réellement présent, à l'instant qui passe, à ce que l'on fait au moment même. Or, c'est seulement par notre présence au «maintenant» que l'éternité peut rentrer dans le temps. Seul l'instant présent assumé consciemment construit de l'éternel.

Ste Thérèse de Lisieux écrivait en 1889 — elle avait alors 16 ans et était novice — à sa sœur Céline: «Ne voyons que chaque instant, un instant est un trésor». Notre vie s'épanouit, s'enrichit dans la mesure où le nombre des instants qui sont remplis de présence et d'amour se multiplie. Oui, chaque instant que l'on remplit d'un «Oui, Père» a valeur d'éternité. Les instants sans présence sont du temps perdu.

Vivre dans l'instant présent, une autre ascèse, mais une ascèse radicale, en réalité, pour mourir à nous-même, à notre «moi»!

Il nous arrive sans doute à la fin d'une journée de faire le point sur ce que nous avons vécu. Au lieu de faire le compte de nos impatiences, de nos manques de charité, de nos négligences dans notre devoir d'état, je crois que nous aurions plutôt intérêt à nous demander combien d'instant dans notre journée se sont passés sans présence; «combien de temps ai-je passé aujourd'hui au fond de mon être, non seulement au moment de mes prières, mais surtout au cours de mes occupations?» Car là seul se trouve le moyen d'éliminer un certain nombre de mes négligences et manques de charité.

Pour nous aider à vivre de plus en plus dans l'instant présent, pour limiter le dévergondage de l'esprit et rester au niveau du cœur, un moyen très simple est à notre disposition: *devenir réceptif*. Nous avons désappris, hélas! à sentir, à capter consciemment nos sensations, perdus que nous sommes dans nos idées. Etre réceptif, c'est regarder, se laisser impressionner par un beau spectacle de la nature, une fleur, un beau tableau comme une plaque photographique. Etre réceptif, c'est enregistrer un bruit, un son, une musique comme un magnétophone. Non pas penser que je vois, que j'entends, mais simplement voir, me laisser impressionner par ce que je vois ou j'entends, comme un enfant bouche-bée devant une fleur. Si la

réceptivité est vraie, l'esprit se tait et alors tout naturellement nous vivons dans l'instant présent et nous sommes établis au niveau du cœur, nous sommes présents au fond de notre être, là où l'Esprit-Saint est agissant.

Habituellement, nous ne sentons notre corps que lorsqu'il nous fait mal. Si nous pouvions nous habituer à nous sentir marcher, respirer, sans penser, comme nous sortions de notre demi-sommeil! Moyen simple, trop simple, nous semble-t-il sans doute, pour arriver à vivre de plus en plus au niveau du cœur.

Et pourtant mon expérience et celle de beaucoup d'autres me montrent que c'est là un moyen d'une efficacité étonnante pour sortir des niveaux superficiels dans lesquels risque de se passer une bonne partie de notre vie, pour vivre progressivement au niveau profond de notre être. C'est certes une ascèse, mais une ascèse efficace, plus transformante que tous les petits sacrifices que nous pouvons nous imposer par ailleurs; car elle libère l'Esprit-Saint en nous.

Libermann recommandait aussi ce que l'on appelle les oraisons jaculatoires, mais il mettait en garde et précisait qu'il ne s'agissait pas d'avoir de temps en temps une pensée pieuse pour Dieu ou sur Dieu, à la superficie de notre esprit, dans notre esprit seulement. Il s'agit, au contraire, de rentrer réellement dans le fond de l'être, d'avoir un clin d'œil, un vrai contact avec l'Esprit présent en nous. A un jeune prêtre il écrivait :

«Ayez souvent l'œil de votre âme tourné vers lui et l'oreille intérieure attentive à sa divine voix». (L. Sp. II, 138).

Cela lui permettra d'intervenir. Si je suis à mon bureau, par exemple, en train de faire un travail, qui demande beaucoup de concentration, et que le téléphone sonne, mon réflexe naturel sera de l'agacement. Mais si, à cet instant, je rejoins, par un simple clin d'œil, cette présence intérieure, mon «allo» que je répondrai au téléphone aura une tout autre tonalité. L'Esprit-Saint aura eu la possibilité de transformer en accueil ce qui serait resté agacement et impatience.

En conclusion.

Si nous voulons réellement libérer l'Esprit-Saint en nous, il nous faut, en plus du désir sincère de nous mettre sous sa

mouvance et de nous livrer totalement à Dieu, nous habituer à vivre de plus en plus au niveau du cœur et non au niveau de nos réflexes ou des simples vues de l'esprit raisonnant.

Nos efforts pour maintenir en nous la paix, nos efforts pour vivre dans l'instant présent et pour devenir «réceptifs» sont les moyens d'y parvenir.

Ne plaçons pas notre ascèse là où elle est inutile ou même dangereuse mais là où elle nous ouvre à l'Esprit.

Lorsque nous vivrons habituellement au niveau du cœur, non seulement dans nos moments de prière mais aussi au milieu de nos occupations, toute notre vie sera sous la mouvance de l'Esprit-Saint. C'est là la véritable «union pratique», vers laquelle le Père Libermann nous invite tous à marcher.

III. L'ESPRIT-SAINT VIENT AU SECOURS DE NOTRE FAIBLESSE

Même si notre désir de nous donner totalement au Seigneur est sincère et que nous sommes résolus à faire des efforts pour vivre sous la mouvance de l'Esprit-Saint, nous sommes obligés de constater avec St. Paul que nous ne faisons guère le bien que nous désirons et que nous faisons le mal que nous voudrions éviter. Si nous sommes tant soit peu lucides et sincères avec nous-mêmes, nous constatons sans cesse que notre vie est loin de correspondre à l'idéal que nous nous sommes fixé: scories d'amour-propre qui se glissent dans la plupart de nos actions, manquements à la charité, manques de confiance en Dieu, recherche de nous-mêmes, etc... D'ailleurs, plus nous essayons sincèrement de nous approcher de Dieu, plus nous découvrons de nouvelles failles en nous.

Voici ce qu'écrivait le Père Libermann à un séminariste en 1838:

«Sachez bien, mon très cher, que vous êtes un pauvre homme aussi bien que moi. Ce n'est ni pour vous faire de la peine, ni pour vous insulter que je vous le dis, mais c'est une vérité que je vous exprime et que vous connaissez comme moi».

Et il avoue que, par moments, il se sent comme accablé par toute la misère et toutes les ordures (sic) et tout l'amour-

propre qui sont en lui, et il ajoute: «il me semble que vous êtes à peu près aussi pauvre que moi».

Le curé d'Ars, à la fin de sa vie, parlait de se réfugier à la Trappe pour pleurer et réparer la pauvreté et les failles de sa vie. Ce n'est pas là de l'humilité feinte, mais une expérience profonde. Nous ne serons jamais que des pécheurs pardonnés! Si nous nous imaginons qu'en avançant dans les voies de Dieu, nous pourrions bientôt constater nos vertus et présenter une belle image de nous-mêmes à Dieu, nous nous trompons et il vaut mieux ne pas se risquer dans cette aventure! Plus l'Esprit-Saint nous libère de nos défauts et de nos failles, plus il nous fait découvrir de nouvelles zones d'ombre. On ne sera jamais en règle avec la loi d'amour.

Notre réaction naturelle devant la constatation de nos failles, de nos négligences, si notre désir de vivre et de progresser dans l'union à Dieu est sincère, c'est le dépit, l'aigreur contre nous-mêmes, et par le fait même, la perte de la paix intérieure et, à la longue, le découragement. Libermann, à longueur de lettres, s'insurge contre pareille réaction à l'égard de nous-mêmes. Il voit dans ces réactions de l'orgueil et de l'amour-propre qui, loin de nous aider à nous libérer de nos défauts, les affermit. Voici ce qu'il écrit à un séminariste en 1837:

«Pourquoi vous mettre toujours en peine et vous troubler, parce que vous avez des difficultés à vaincre vos défauts? C'est un pur orgueil. Si vous vous troublez et vous impatientez, cela vient de ce que vous voulez être débarrassé pour d'autres raisons qui sont mauvaises, par exemple, pour être estimable et estimé. Mais tant que vous vous impatienterez ainsi, vous ne les vaincrez pas» (L. Sp. I, 286).

A un directeur de Séminaire il conseille:

«Lorsqu'on se surprend faisant une action violente, laissant échapper des paroles vives etc. . . il ne faut pas se déconcerter pour cela, s'affliger, se troubler, se tourmenter, se dépiter contre soi-même: tout cela serait très mauvais et deviendrait un obstacle des plus grands à la perfection, un empêchement même pour se corriger de ses défauts. Il faut au contraire commencer par arrêter doucement l'âme devant Dieu en tâchant paisiblement de la mettre

dans la douceur devant lui. . . dans une attitude d'humilité à la vue de notre misère et notre pauvreté, le désir de nous donner de plus en plus à lui. . . et reprendre son chemin comme si rien n'était arrivé» (L. Sp. II, 340).

A un jeune missionnaire qui se dépitait et s'impatientait devant ses défauts il écrivait en 1843 :

«Une chose qu'il faut bien reconnaître c'est qu'un travail long est nécessaire pour venir à bout de nos défauts. Si vous vous mécontentez, si vous vous découragez, si vous vous raidissez contre vous-même et contre ces défauts, qu'est-ce que vous y gagnerez? Ces dispositions viendraient de l'amour-propre même et de votre raideur de volonté» (L. Sp. III, 214).

Et il ajoute :

«Il se présentera à votre esprit une foule de raisons qui vous exciteront à vous raidir contre vous-même, à vous agiter etc. . . De tels motifs viennent de l'amour-propre. Vous direz par exemple: "Ces choses sont désagréables à Notre Seigneur, m'empêchent de parvenir à la perfection de mon état, sont un obstacle au bien que je pourrais faire etc. . . donc, et c'est la conclusion directe, il faut prendre les meilleurs moyens pour vaincre ces défauts etc. Mais, mon très cher, les meilleurs moyens sont sans contredit de se soumettre avec paix, avec douceur, avec humilité à la peine que l'on éprouve d'être si défectueux et de mettre toute sa confiance en lui. En allant ainsi, en s'adoucissant, en se fortifiant par la confiance en Jésus et en Marie et en s'humiliant paisiblement et doucement devant Dieu, dans la vue de sa misère, on avance infiniment plus que par toute autre voie».

Nous savons combien, pour Libermann, la paix du cœur est nécessaire pour que l'Esprit-Saint puisse nous animer et se faire entendre. Voilà pourquoi le trouble, le dépit que peut causer en nous la vue de nos fautes ne nous aident pas à nous en débarrasser, car ils font obstacle à l'action de l'Esprit-Saint en nous ; lui seul peut nous en libérer.

Cependant cette paix, malgré nos déficiences, doit être cherchée en Dieu. Libermann insiste sur ce point. Car, hélas, on peut chercher à vivre dans la paix avec et malgré ses failles d'une autre manière; c'est une fausse paix. Libermann, dans son traité sur l'humilité, signale deux façons, deux tentatives de vivre faussement en paix avec ses déficiences. Tout d'abord, en les banalisant et en se trouvant des excuses: **«Notre orgueil fascine toujours l'esprit, "écrit-il", pour l'empêcher de voir toute l'étendue de notre pauvreté, il nous fait chercher le moyen de trouver à excuser ou à diminuer ces bassesses»**. C'est bien la tentation du monde actuel. L'apport de la psychologie moderne nous y incite. On cherche à diminuer ou à éliminer notre responsabilité. On traite de «tabous périmés» certains principes de morale, etc. . .

Autre tentative de chercher à vivre en paix avec ses failles, signalée par Libermann dans le même traité:

«On n'a jamais une connaissance complète de son néant et péché», dit-il, «On peut bien savoir par sentiment intime et par expérience qu'on manque de certaines qualités et qu'on a certains défauts ou mauvais penchants; mais notre raison cherchera en nous quelque chose pour se rehausser et se contenter. . . tandis que la grâce nous fait voir clairement tout notre néant, sans que notre esprit cherche à se pallier et cacher les choses, ni à découvrir quelque réalité favorable».

Il s'agit là d'un processus de compensation bien connu des psychologues. On se dit: bien sûr, il y a certaines failles en moi, mais je suis fidèle à mes exercices, je me dévoue aux autres etc. . . Et l'on se justifie, on se sécurise de son vide intérieure en arguant, par exemple, de son labeur apostolique exténuant.

Pareilles tentatives ne peuvent conduire qu'à une fausse paix et n'empêcheront pas un écartèlement et une profonde insatisfaction intérieure. Vivre dans une paix véritable, malgré ses failles, cela ne peut se réaliser, nous dit Libermann, que si on les vit devant Dieu dans l'humilité et la confiance. Mais pour pouvoir porter et reconnaître en vérité sa misère et sa pauvreté devant Dieu, sans trouble, sans inquiétude, dans la paix profonde, il faut que notre image de Dieu corresponde à celle qui nous est révélée en Jésus-Christ: c'est-à-dire le Dieu

de tendresse, de pitié, de miséricorde que Jésus nous demande d'appeler «Abba», le nom que les jeunes Hébreux donnaient à leur papa.

Chacun d'entre nous, en réalité, porte en lui une image originale de ce Dieu unique qui est à la fois Père, Fils et Esprit-Saint, auquel nous croyons tous. Cette image personnelle détermine toutes nos relations avec lui. Cette image particulière est le fruit, le résultat de notre première éducation humaine et religieuse. Cette image est influencée, formée en nous, en premier lieu, par notre éducation humaine, par la première autorité que nous avons rencontrée, l'autorité qu'ont exercée sur nous nos parents et que, instinctivement, nous transposons sur celui qui est l'autorité suprême. Une autorité parentale rigide, dure, sans tendresse, enseigne un Dieu juge sévère, un Dieu gendarme qui nous surveille et nous punit si nous ne marchons pas droit. Mais cette image de Dieu que nous portons en nous dépend, bien sûr aussi, de notre première éducation chrétienne en famille et au catéchisme.

Si nous portons en nous plus ou moins l'image d'un Dieu juge sévère qui nous surveille, prêt à nous punir si nous fautions, cette image affectera nécessairement nos relations avec lui. Et, par le fait même, nous aurons du mal à nous mettre réellement en sa présence sans peur et à étaler dans la paix, la douceur, la confiance, notre pauvreté devant lui. Car, nous le sentons bien, devant lui toutes nos façades et nos fausses sécurités ne tiennent pas ; nous n'avons pas de tiroirs que l'on peut garder fermés. Alors on aura peur de se mettre à nu devant lui, réduit à ce que l'on est, c'est-à-dire à sa misère, à sa pauvreté, à son péché. Et alors, comme Adam et Eve au paradis, on a la tentation de se cacher devant Dieu, de prendre la fuite, de se tenir à distance, comme les Hébreux au Sinaï avec Moïse. Et il y a bien des manières de prendre ainsi ses distances ; la fuite devant Dieu et la plus subtile, c'est de se réfugier dans des prières, de se contenter de faire des prières (au niveau de l'esprit) et d'éviter ainsi de s'exposer réellement à son regard. Je suis effrayé de voir combien de chrétiens et de chrétiennes, même des jeunes, et parfois des prêtres ou des religieuses, véhiculent encore, plus ou moins, pareille fausse image de Dieu répandue par le jansénisme.

Ce n'est que dans la mesure où notre image de Dieu correspond réellement à celle qui nous est révélée en Jésus-Christ :

- d'un Dieu qui est amour et tendresse,
- d'un Dieu qui nous aime d'un amour gratuit, indéfectible, l'image du Père de l'enfant prodigue, du Père des miséricordes qui nous aime tels que nous sommes et qui prend plaisir à pardonner,
- non pas d'un Dieu qui nous surveille (on surveille au nom d'une loi) mais d'un Dieu qui veille sur nous (on veille sur quelqu'un au nom de l'amour),

ce n'est que dans cette mesure-là que nous oserons nous présenter à lui sans peur, dans la paix, pour étaler nos misères devant lui dans la certitude aussi que notre pauvreté, notre faiblesse reconnue, loin de détourner son regard de nous, attire davantage vers nous son amour miséricordieux. Et ce n'est qu'alors que l'on peut comprendre que ce n'est pas seulement dans la paix et sans inquiétude que nous pouvons étaler notre misère devant lui, mais, comme le dit Libermann, dans une vraie joie intérieure.

Voici ce qu'il écrivait à un séminariste inquiet de ses misères :

« Pourquoi s'inquiéter et se troubler quand on se voit misérable ? Au contraire, notre pauvre âme se voyant si petite, si nue, si épuisée, si gâtée jusque dans la racine de son être, doit se tenir dans une grande joie et une grande admiration devant Dieu, de ce que, malgré toutes ces horreurs dont elle est remplie et en quelque sorte imbibée dans toute sa substance, il lui a plu de l'attirer à lui, de la combler de son amour, de la faire vivre de sa vie et de mettre en elle sa sainte complaisance. Quelle joie pour nous d'être dans une si grande dépendance de Dieu ! »

Libermann, nous l'avons déjà dit, a osé croire au Père qui nous est révélé en Jésus Christ !

Mais si nous avons tous, tant que nous sommes et, quelle qu'ait été notre éducation religieuse, des difficultés à croire réellement et à faire confiance à pareil amour de Dieu, c'est que nous sommes toujours tentés de nous imaginer Dieu à notre mesure humaine et de croire que Dieu nous aime dans la mesure où nous pouvons lui présenter une belle image de nous-mêmes.

Il nous en coûte d'admettre notre pauvreté radicale, notre petitesse, notre incapacité à nous libérer nous-mêmes de nos égoïsmes, notre totale dépendance de Dieu, le fait que nous ne serons jamais que des pécheurs pardonnés, que nous n'aurons jamais que nos mains vides à lui présenter. Notre orgueil a du mal à s'y résoudre et à l'assumer. «Il y a peu de gens», disait Thérèse de Lisieux, «qui consentent et acceptent de rester «petits».

«C'est chose fort difficile», écrit Libermann à un séminariste en 1839, «il faut être bien détaché de soi-même pour consentir à ne rien voir en soi, à être misérable, faible, lâche. . . et à vivre comme un oiseau sur la branche. . . et de n'espérer que dans la bonté et la pure miséricorde de Jésus; ne vous affligez pas, ne vous tourmentez pas de vos faiblesses, de vos lâchetés, de vos misères, mais tâchez de vous en servir pour aller à Jésus» (L. Sp. II, 238).

Là encore Thérèse de Lisieux rejoint Libermann. N'a-t-elle pas écrit à la fin de sa vie: *«Que je suis heureuse de me voir aussi imparfaite et d'avoir besoin de la miséricorde du Bon Dieu, au moment de la mort!»* Et elle ajoutait: *«C'est si doux de se sentir faible et petit»*. C'est la joie, en réalité, de se sentir en plein dans la vérité, de s'assumer pleinement, d'être et de se reconnaître devant Dieu pour ce que l'on est vraiment. Et Thérèse concluait: *«La plus grande chose que le Tout-Puissant ait faite en moi, c'est de m'avoir montré ma petitesse et mon impuissance à tout bien»*.

Nous connaissons tous la définition qu'elle a donnée de la sainteté: *«La sainteté consiste en une disposition du cœur qui nous rend humbles et petits entre les bras de Dieu, conscients de notre faiblesse et confiants jusqu'à l'audace en sa bonté de Père»*.

Nous comprenons, dès lors, que ce sont précisément nos misères et nos faiblesses, reconnues et portées ainsi dans la paix et l'humilité devant Dieu, qui sont, non pas les obstacles à la sainteté, mais le matériau avec lequel le Seigneur la construit. Dieu s'en sert pour établir en nous la vraie sainteté. Paradoxal et merveilleux à la fois!

Nos misères nous introduisent et nous maintiennent tout d'abord dans l'humilité. Libermann écrivait en 1845 à un ecclésiastique qui se tourmentait de sa misère:

« Ne soyez pas mécontent de votre sort : l'imperfection de votre nature est compensée par de grandes grâces intérieures que vous n'apercevez pas, grâces qui produisent des fruits, malgré la méchanceté de votre caractère. Cette méchanceté vous servira pour vous tenir pauvre et petit aux pieds du Seigneur ». Et non sans humour il continue : « Ce sera comme du fumier qu'on met sur les plantes, sur les semailles afin de leur faire produire davantage » (L. Sp. III, 459).

Nos faiblesses, du fumier pour produire des fruits de sainteté !

Et avec un directeur de Séminaire il emploie une autre image :

« Nous sommes comme des arbres mauvais qui ne produisent que des fruits amers, mais ces fruits sont bonifiés, rendus délicieux, transformés en humilité et en amour par le divin Maître, si nous les confions humblement à lui. Il en est », "conclut-il", « comme de fruits âpres et mauvais par eux-mêmes qui deviennent excellents, étant confits dans le sucre et les aromates ».

Nos misères jetées dans le cœur de Dieu ont encore d'autres effets bénéfiques. Voici comment Libermann essaye de faire comprendre à un séminariste trop confiant en lui-même le bienfait de ses misères :

« Je me réjouis bien devant le Seigneur de vous voir toujours aussi pauvre homme. C'est une véritable grâce que Dieu fait que de vous laisser dans la misère. Cela vous donnera un petit grain de défiance de vous-même. Sachez que si l'on veut ainsi se donner tout à Dieu par cette voie d'abandon, on a un besoin pressant d'une bonne dose de défiance de soi ; autrement, on court le risque de rouler dans l'abîme, ou de bâtir en l'air sans aucun fondement ».

A un autre, il montre les avantages de sa faiblesse et les résultats qui en découlent :

« Il est très bon que vous sentiez un peu votre faiblesse et votre pauvreté ; cela vous apprendra à

vous défier de vous-même. . . Cela excite en vous la confiance filiale que vous devez avoir en lui (Dieu), cette confiance mène droit à l'amour divin et elle le renferme même en lui. Voilà pourquoi, mon très cher, livrez-vous à cette sainte et amoureuse confiance. Ne vous laissez jamais abattre, ni décourager par vos faiblesses » (L. Sp. II, 207).

Au cours de la nuit pascale, l'Eglise ose chanter : « Bienheureuse faute qui nous a valu un tel Sauveur ». Libermann nous apprend à transformer en bienheureuse faute chacune de nos défaillances. L'amour miséricordieux du Père est, en effet, capable de transformer nos négligences, nos misères, ces matériaux de mort que nous sécrétons à longueur de journée, en matériaux de construction de notre humilité, de notre confiance, de notre amour : en matériaux de sainteté.

Ces quelques réflexions auraient besoin d'être complétées par une étude sur les critères de discernement de l'action de l'Esprit-Saint en nous . . . sur la place, si importante, de Marie dans la spiritualité du Père Libermann, etc. . .

CONCLUSION

Vatican II, dans « Perfectae Caritatis », affirme que « les meilleures adaptation aux exigences de notre temps ne produiront leur effet qu'animées par une rénovation spirituelle. A celle-ci on doit toujours attribuer le rôle principal, même dans le développement des activités extérieures ».

Dans nos réunions de communauté, de Provinces, de Districts, dans nos chapitres généraux, savons-nous toujours mettre l'accent sur cet « essentiel ? ». Notre fidélité au charisme de nos fondateurs n'est-il pas surtout là ?

Joseph Hirtz, cssp.